

Le Souffle des feuilles et des promesses

DE LA MÊME AUTEURE

Un goût de cannelle et d'espoir, Les Escales, 2014

Un parfum d'encre et de liberté, Michel Lafon, 2016

Sarah McCoy

Le Souffle des feuilles et des promesses

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
Par Anath Riveline*



Titre original
Proof of Providence

© Sarah McCoy, 2017

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions Michel Lafon, 2017, pour la traduction française
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

Première partie

Hallie Erminie

LaFayette, Kentucky
Printemps 1883

À neuf ans, mon avenir était déjà tout tracé, littéralement, dans ma paume. Les arts divinatoires me fascinaient. Ma tante Judy décelait dans les lignes de la main les réponses aux questions que l'on se posait ; tante Bet, la sœur aînée de maman, lisait le futur dans les feuilles de thé ; et certains des employés de la maison trouvaient un sens caché dans la direction que choisissait un crapaud en sautant d'un cercle dessiné dans la terre. Tout ce qui nous entourait dans ce monde semblait avide d'attirer notre attention sur les événements passés et ceux encore à vivre.

C'était le mois de mai dans notre plantation de tabac du Kentucky. Le type de journée où l'on sentait au fond de sa gorge un goût minéral, comme si les rayons du soleil eux-mêmes labouraient la terre. Une sensation comparable à celle des sirops aux herbes de Mme Winslow qui m'embrumaient la tête.

Ma tante Judy s'assit lourdement sur l'herbe à côté de moi.

Sa jupe se souleva telle la cape d'un magicien. C'était la sœur cadette de maman et ma marraine.

- Quel est l'objet de cette profonde réflexion solitaire, ma chère nièce ? s'enquit-elle.

- Que deviendrai-je quand je serai grande ? répondis-je en roulant sur le ventre et en arrachant une touffe d'herbe, lassée par cette interrogation incessante. Lis-moi mon avenir, tante Judy.

- Mais je te l'ai lu la semaine dernière, tu ne te souviens pas ? Tu épouseras un homme séduisant aux cheveux noirs comme ceux de ton papa, mais avec dans les yeux une étincelle animée par la grandeur de ses rêves.

Certes. Mais elle avait aussi raconté une version de *Blanche-Neige* où la jolie jeune femme se faisait empoisonner par une tarte à la groseille plutôt qu'une pomme. Mes cousines et moi l'écoutions religieusement sans remettre une seule de ses paroles en question. Je ne lirais le véritable conte des frères Grimm qu'à l'âge de treize ans ; les prédictions de tante Lucy avaient donc quelque chose de plus fictif que la fiction elle-même.

- J'avais huit ans, la semaine dernière !

J'avais fêté mon anniversaire entre-temps.

- Maintenant j'ai neuf ans, peut-être que mon destin a changé. Recommence !

Elle laissa échapper un petit soupir pour la forme et essuya les brins d'herbe que la transpiration avait collés sur ses paumes. Avec toute la douceur de son amour pour moi, elle prit ma main entre les siennes. Un frisson prémonitoire traversa mon corps et les poils blonds de mes bras se hérissèrent. Elle examina les lignes, me pliant les doigts et tirant sans ménagement sur ma peau.

- Voilà, m'dame, lança-t-elle au bout d'un moment d'intense concentration. Il sera aussi riche que le roi Salomon avec ses mines abondantes. Une fille Rives n'épousera jamais un miséreux, béni sois-Tu, Seigneur !

J'éclatai de rire, incrédule.

– Par ici, un homme pareil n'existe pas, on n'a que des fils de planteurs de tabac autour de nous !

– Je n'ai pas dit qu'il viendrait d'ici. Peut-être du Nord.

– Je n'épouserai pas un Yankee ! m'offusquai-je.

– Écoute, ma chérie, je ne te dis que ce que je vois. Il y a des hommes bien dans le Nord aussi. C'est le début d'une nouvelle ère, les gens peuvent se marier avec qui ils veulent. Tout ce qui compte, c'est de trouver celui qui nous plaît.

Elle savait de quoi elle parlait. Elle avait épousé un homme venu dans le Kentucky depuis la Californie. Un endroit si étrange et éloigné que mon jeune esprit devait se contorsionner douloureusement pour imaginer l'espace entre les deux. Il avait voulu entrer dans l'industrie du tabac et avait été orienté vers Post Oak, la plantation de la famille de maman. Mais tout de même, la Californie, ce n'était pas le Nord.

– Je n'épouserai pas une saleté de Yankee ! répétais-je en reprenant l'insulte préférée de mon père. Même si tout New York lui appartient.

Je tenais de lui pour ça. Une fois que je prenais une décision, je ne revenais plus dessus.

Tante Judy secoua la tête.

– Peut-être que tu l'as juste vu *traverser* le Nord. Un mari doit être plus âgé, non ? Je suppose que le mien a quatorze ou quinze ans. Il vient peut-être de commencer son premier emploi, ou il va peut-être toujours à l'école là-bas. Quand nous nous marierons, il viendra à Post Oak Plantation et nous mangerons de la pastèque tous les soirs, au dîner.

Je voulais montrer à tante Judy que je pouvais inventer des histoires, moi aussi.

Elle hocha la tête, moins enthousiaste que je ne l'avais espéré.

– Peut-être. Post Oak est parfait pour bâtir son foyer. Tu as le nom inscrit dans ta main, tu vois ? dit-elle en me

montrant un point dans ma paume. Mais il n'est pas au bon endroit.

Elle regarda de plus près et je me penchai également, si bien que nos deux fronts se touchèrent.

- « Post » pourrait avoir plein d'autres significations, fis-je remarquer. C'est comme ces mots qui se transforment en fonction de qui tu es et de comment tu l'emploies. « Son », par exemple. Il n'a pas le même sens pour un musicien et pour un meunier.

Mlle Stockton, mon institutrice, venait de nous apprendre les homonymes. « Mots semblables » en grec. J'avais décidé que c'était ce que je préférais sur la terre. Des termes qui se disent de la même façon mais qui ne signifient pas la même chose. Une sorte de code secret que seuls l'auteur et son lecteur peuvent déchiffrer et qui permet au langage de s'épanouir sans limite.

- « La poste », c'est le courrier, les lettres. Ça veut dire que je vais devenir un grand écrivain, affirmai-je.

De son ongle, tante Judy traça une petite marque de l'extérieur de ma paume jusqu'à mon index. Le picotement me chatouilla et me fit serrer le poing.

- « Post » est écrit là où devrait figurer le prénom de ton mari. Étrange, tu ne trouves pas ?

Elle grimaça. Je repris ma main, sur la défensive.

- Tu inventes. Tu ne vois aucun mot, dis-je, blessée.

Elle afficha un air tout aussi contrarié. Je voulais connaître mon vrai destin, ou à la limite une histoire que je pourrais apprécier. Je voulais entendre que mon mari serait un riche sudiste appelé Caleb ou Jacob comme les nobles dans la Bible. Je voulais une idylle passionnée qui me transporterait comme un conte de fées, pas ces bêtises.

- Je ne vois que ce que je vois, se défendit-elle. C'est tout ce que je peux pour toi, ma chérie. Comme le disent les Évangiles, les voies du Seigneur sont impénétrables. Ses miracles s'accomplissent.

Et ce fut ainsi qu'elle mit fin à notre conversation.

Même si je prétendais ne pas la croire, je l'avais vue maintes fois donner la réponse juste aux dames à l'église qui venaient l'interroger. Sa clairvoyance était indéniable. Je conclus donc que, à l'instar des homonymes que j'aimais tant, je déciderais moi-même du contexte de mon avenir. Il ne fallait pas se demander *si*, mais *comment* cela allait se passer. Peut-être que je serais mariée aux écrits que je posterais – mes scribouillages, comme les appelait grand-tante Marcia.

Grand-tante Marcia, la tante de papa, habitait avec nous. La seule des filles Rives à ne jamais avoir eu d'époux. D'une beauté renversante pendant sa jeunesse, elle s'était fiancée au plus séduisant des fils de Christian County, à ce qu'on racontait. Mais à dix-sept ans, une mauvaise chute de cheval lui avait brisé le dos. Son fiancé continua de l'aimer et ils projetèrent de se marier malgré tout. Malheureusement, la guerre de Sécession débuta. Il rejoignit les rangs des sudistes en compagnie des bons gars du Kentucky et mourut lors de la première bataille. Dévastée et honteuse de son handicap, grand-tante monta se cacher à l'étage le plus élevé de la maison de Post Oak. Si haut et si loin des autres qu'on avait presque fini par l'oublier. Elle ne descendait jamais et ne mettait pas un pied dehors. Elle ne pouvait pas, et ne le voulait pas.

Le printemps où mon avenir me fut révélé, sa santé se dégrada sévèrement. Une sonnette avait été installée pour qu'elle puisse prévenir en cuisine quand elle désirait un tonic, un comprimé, un thé ou simplement qu'on replace ses coussins. Le ding-dong obsédant retentissait tout au long de la journée. Maman, mes tantes et le personnel ne cessaient de monter dans sa chambre pour répondre aux appels de grand-tante Marcia.

C'était un de ces jours où, assise sur le canapé Davenport du petit salon, je m'exerçais à ma profession en mangeant

des quartiers de pommes vertes. J'avais écrit trois nouvelles en une semaine, et Mlle Stockton m'avait encouragée à me lancer dans la rédaction d'un roman pendant les vacances d'été. Même si je trouvais l'idée excellente, je voulais d'abord lire mes histoires à maman et à mes tantes. Mais la sonnette retentissait constamment et elles ne restaient pas en place très longtemps.

- Tu sais, Hallie, lança papa, derrière son journal, ta grand-tante Marcia appréciera sûrement que tu lui lises une de tes histoires. La pauvre femme, elle est coincée dans le grenier et elle se sent mal. Ta mère te sera reconnaissante de l'aider, cela la divertira le temps que le tonic fasse effet.

Je fis la moue. On nous avait appris, à nous autres enfants, à toujours nous montrer gentils et agréables avec grand-tante Marcia, mais cela nous demandait des efforts. Avec son caractère acariâtre, elle m'évoquait le luxueux vase dans le petit salon autour duquel on nous interdisait de jouer de peur que nous le cassions.

Papa plia son journal pour me transpercer de son regard sévère. Un ordre muet de m'exécuter sur-le-champ. Je ne lui désobéissais jamais. Non pas parce que j'avais peur de lui, mais parce que j'aimais lui faire plaisir. En poussant un petit soupir, je rassemblai mes affaires avec mes doigts poisseux du jus de la pomme et, sans me presser, je montai tout en haut de la maison.

Tante Judy sortit à cet instant de la chambre de grand-tante Marcia, les mains chargées d'un plateau-repas. À côté des œufs durs à moitié mangés, les coquilles cassées ressemblaient à des sourires macabres avec le jaune intact en guise de langues.

- Que fais-tu ici, ma chérie ? demanda-t-elle.

- Papa dit que grand-tante Marcia aimerait peut-être entendre mes histoires.

Tante Judy sourit.

- Je trouve que c'est une très bonne idée. Ta maman vient

de lui administrer son médicament, elle sera d'une humeur accueillante. Vas-y, entre.

Hésitante, je poussai la porte. L'odeur du soufre et de la soupe me retourna l'estomac. Grand-tante Marcia gisait dans une position étrange, légèrement recroquevillée sur une chaise longue devant la lucarne.

- Regarde qui vient là ! s'exclama maman. Tu as de la visite.

Elle ajustait une couverture sur les pieds chaussés de bas de grand-tante Marcia.

La vieille dame se tourna dans ma direction. Son collier de perles argentées tomba sur le côté de son cou et sa robe grise s'entortilla. Maman l'aida à les arranger et me fit un petit signe.

- Qu'as-tu apporté ?

Grand-tante Marcia plissa les yeux, si bien que ses sourcils broussailleux se rapprochèrent pour n'en faire plus qu'un.

- Mes histoires, dis-je, intimidée.

- Bah ! s'écria grand-tante Marcia. Qu'ai-je à faire des scribouillages d'une enfant ?

Maman tira une chaise derrière moi et posa une main solide sur mon épaule.

- Judy affirme que le jour viendra où notre Hallie sera un grand écrivain, si Dieu veut.

Elle montra du doigt les papiers dans ma main.

Grand-tante Marcia s'offusqua.

- Alors, comme ça, tu penses qu'un jour tu écriras un livre ?

- Oui, ma tante.

- Et qu'est-ce qui te fait dire que quelqu'un voudra le lire ?

Bonne question. Qui me tracassait aussi, en effet. Jusque-là, seule Mlle Stockton avait lu mon travail.

- J'espère avoir des lecteurs dans le monde entier, comme cousine Amélie.

Amélie Rives était la poétesse de la famille et la filleule du général Robert E. Lee. Elle avait voyagé à l'étranger et dîné avec des monarques. L'enfant prodige dans tous les sens du terme. Dès qu'on mentionnait son nom, les regards se faisaient doux et rêveurs. Elle était plus belle et raffinée que je n'aurais pu espérer le devenir. Je laissai donc la poésie à Amélie, mais elle m'avait montré la voie. Elle avait accompli ce à quoi j'aspirais : à travers ses mots, elle s'était fait un nom.

- Des lecteurs dans le monde entier ? répéta grand-tante Marcia en reniflant. Savoir éternuer dans toutes les langues n'a jamais rimé avec succès. Tu verras peut-être un jour des têtes couronnées, mais ce ne seront que les rois et les reines des parties de poker de ton père et d'oncle Bob. Quel jeu blasphématoire ! Te connaissant, tu n'écriras que des sottises sur combien les rois sont nobles, et les reines, belles...

- Je ne ferai rien de tel ! l'interrompis-je, exaspérée.

D'ordinaire, maman n'aurait pas laissé passer mon insolence vis-à-vis d'une adulte, mais elle était occupée à ramasser les chaussettes et jupons à laver de grand-tante Marcia.

Je continuai donc, prudemment.

- Je pense que les rois et les reines n'ont pas besoin d'afficher de grands airs pour paraître nobles, ils le sont naturellement. Bien sûr, il est facile pour les reines d'être belles, avec tous leurs jolis vêtements et les soins qu'on leur porte. Mais je ne compte pas écrire uniquement sur les rois et les reines. Je veux surtout parler de moi.

- De toi ! s'écria grand-tante Marcia. Dieu du ciel ! Tu entends la vanité de cette enfant, Mary ? Je vais te surnommer petite demoiselle Hallie Determinie.

- Ce n'est pas de la vanité que d'écrire ses propres vérités, intervint maman pour me défendre. C'est un don divin appelé *réflexion*, tante Marcia. Sans lui, nous sommes condamnés à dire et faire ce qui nous chante sans tenir

compte de la façon dont les autres en sont affectés, et en particulier ceux qu'on aime.

Maman. Comme je l'adorais.

Grand-tante Marcia croisa les bras.

– En tout cas, elle mérite une belle rossée pour s'adresser ainsi à ses aînés.

Ni maman ni papa n'avaient jamais levé la main sur moi de toute ma vie.

– Je ne punirai pas mon enfant pour avoir parlé sincèrement, avec respect, répliqua maman. Les temps ont changé. On ne cache plus les petites filles jusqu'au moment de les marier... ou pas.

Elle se reprit. Pauvre grand-tante Marcia, pauvre vieille fille ! Le ton de ma mère se radoucit.

– Hallie, lis ton histoire. Je suis sûre qu'elle est magnifique et qu'elle aidera grand-tante Marcia à apaiser ses souffrances.

Maman m'embrassa le front et quitta la chambre, les bras chargés de linge sale.

Grand-tante Marcia ne protesta pas. Elle se tourna vers moi.

– Alors... elle se déroule où, ton histoire ?

– Dans un château en Italie où les chambres sont toutes tapissées de bleu turquoise, répondis-je avant de commencer à lire.

Quand je levai les yeux de ma première page, je fus stupéfaite. Grand-tante Marcia souriait.

Je revins souvent dans le grenier, cet été-là.

– Quels scribouillages m'as-tu apportés aujourd'hui, Hallie Determinie ? s'écriait grand-tante Marcia pour m'accueillir.

Son sarcasme ne me dérangeait plus. J'avais compris que c'était sa façon de jouer la main que lui avait distribuée le destin. Scribouillages, textes, récits, bonne aventure : ils décrivaient tous la même chose.

Je dus cesser mes lectures en automne, à la rentrée, quand maman ouvrit un magasin de chapeaux dans la cuisine à la place des anciens quartiers des esclaves. Elle me demandait, après l'école, de l'aider à suivre les commandes. Entre mes devoirs et les corvées quotidiennes, il ne me restait plus de temps à passer avec grand-tante Marcia.

Un matin, tante Judy la trouva recroquevillée sur elle-même. Le docteur expliqua que ses poumons s'étaient remplis d'eau pendant la nuit. Une noyade tranquille dans son propre océan. Sa mort m'affecta bien plus que je ne m'y serais attendue. J'entrai dans sa chambre où de grands tissus noirs obstruaient sa fenêtre et recouvraient sa chaise longue, son lit, sa coiffeuse et son miroir. Assise dans l'obscurité, j'écrivis l'histoire d'une belle princesse, aimée d'un noble prince. Un lutin jaloux leur lança un jour un mauvais sort, les séparant aux deux extrémités de l'univers. Ce n'est que lorsqu'ils franchirent les portes de la mort et de la paix éternelle qu'ils se retrouvèrent enfin.

Je pleurai une heure entière après le point final.

Quand la famille se réunit dans le cimetière de Post Oak, contrairement aux autres je ne déposai sur le cercueil ni rose ni œillet mais mon histoire, enveloppée du plus joli des papiers bleus et d'un ruban argenté trouvé dans la boîte à couture de maman. Je priai pour que le destin se montre clément et que les histoires se réalisent. Que grand-tante Marcia rejoigne son fiancé de l'autre côté. S'il existait bien un autre côté, comme je l'espérais.

LaFayette, Kentucky
Printemps 1896

Le jour où je reçus mon diplôme de l'école de secrétariat de la ville, je convoquai un conseil de famille dans la bibliothèque de maman. Tous complotaient déjà pour mettre à profit mes études dans la compagnie de tabac des Rives. Vieille comme Hérode, Mlle Holbrook, leur secrétaire actuelle, attendait patiemment, pour prendre sa retraite, qu'on lui trouve une remplaçante digne de ce nom. Des journées à se concentrer sur des colonnes de chiffres et de recettes avaient pour moi des relents de purgatoire. Alors que papa adorait la comptabilité, maman comprenait mon point de vue. Les dollars et les décimales ne pouvaient en aucun cas rivaliser avec les envolées lyriques et les métaphores. La bibliothèque regorgeait de romans qu'elle avait lus, enfant. C'était mon sanctuaire. Un repaire d'illustres noms imprimés à l'encre sur les dos de chaque ouvrage. Je savais qu'un jour je ferais partie de ce cercle très fermé. Le comment

était encore à découvrir, mais le quand était pour maintenant.

Pendant quatre ans, j'avais travaillé à un manuscrit sérieux. Je m'étais fait la main sur des nouvelles que j'avais envoyées à plusieurs magazines réputés. La plupart m'étant revenues sans suite, je m'étais tournée vers un petit journal qui m'avait fait la faveur d'en publier quelques-unes sous le titre *Le Fil chantant et autres histoires*. Le recueil avait fait un passage éclair dans le monde littéraire sans que personne ne le remarque. Ma famille avait offert la majorité des exemplaires en cadeau, comme on distribuerait le dessin d'un enfant pour Noël. J'avais transformé l'ancienne chambre de grand-tante Marcia en refuge secret où j'avais caché mes manuscrits ratés dans un vieux coffre en crin de cheval. Les nouvelles n'étaient pas mon point fort. Dès lors, je concentrai toute ma détermination de Hallie Determinie dans un roman. Mais pas n'importe lequel. Un roman qui captiverait toute l'Amérique : un roman qu'on ne pourrait pas ne pas lire.

Je trouvai mon inspiration ici même, dans le Kentucky, grâce à une histoire vraie qui s'était déroulée dans un comté voisin. Un Noir avait violé et assassiné une femme, mais avait failli être acquitté du fait du racisme avéré du juge et des jurés. Malgré les preuves substantielles de sa culpabilité, ses avocats avaient fondé leur défense sur les préjugés de la cour qui, selon eux, n'était pas en mesure de statuer. La famille et les enfants de la pauvre femme avaient assisté impuissants au simulacre de procès, attendant la fin des débats pour pouvoir mettre en terre sa dépouille. Monstrueux abus des textes de loi de tous les côtés.

J'écrivis l'histoire comme une furie. Mes cousins pensaient que j'avais perdu la raison, parce que je déclinais toutes leurs invitations aux bals, aux promenades à cheval, aux pique-niques après l'église, aux parties de pêche à Piney Fork et, en hiver, au patin sur le lac gelé de Marlow's Pond.

Tout ce que j'aimais le plus dans la vie. Maman et mes tantes étaient moins préoccupées qu'eux. En venant me servir du bacon froid et des toasts dans la cuisine, je surpris leur conversation murmurée.

– C'est une jeune femme maintenant, dit tante Bet. Elle devrait sortir se trouver un époux, plutôt que de rester enfermée dans la chambre de tante Marcia. C'est un comportement étrange, tu ne trouves pas ?

– Sottises, Bet, rétorqua tante Judy. Ce n'est pas parce que tu t'es mariée jeune que c'est la règle d'or. J'étais bien plus âgée, moi. Pourquoi tout doit-il se transformer en compétition, avec toi ? Hallie est créative, elle aime être seule pour penser. Qui pourrait l'en blâmer ? Il est si difficile d'écouter ses propres pensées, noyée dans les commérages.

– Je ne dis pas qu'elle devrait se ruer vers l'autel ! Et je ne qualifierais pas non plus de « commérages » le fait de se montrer sociable avec son entourage et sa famille... se défendit tante Bet.

– Tout dépend de la commère, je suppose.

Maman interrompit la querelle entre ses sœurs.

– Elle écrit, vous savez ?

– Oh ? s'exclama tante Bet dont le ton amer vira soudain à l'acidulé. Tu as lu des passages ?

– Un peu. Elle montrera le résultat à tout le monde quand elle sera prête... ou pas. Dans tous les cas, ce sont ses mots et elle peut en disposer à sa guise, déclara maman, et je mordis de bon cœur dans mon sandwich au bacon pour approuver ses propos.

Maintenant, j'étais prête ! Pas seulement à faire lire à ma famille ce sur quoi je travaillais depuis si longtemps, mais aussi à trouver une maison d'édition à New York.

Je posai mon manuscrit sur le bureau en chêne de la bibliothèque de grand-père et tous se réunirent autour de mon roman.

– New York ? Eh bien, ça va coûter une fortune, affirma tante Bet en s’emparant de la pile de feuilles.

– Je n’ai pas l’intention de l’envoyer par la poste. Je n’ai que cet exemplaire. Comment pourrais-je être sûre qu’il a bien été lu, et qu’il ne s’est pas perdu quelque part ? Je vais l’y porter en personne.

Maman s’assit sur le canapé à côté de moi et me prit la main.

– Tu as accompli un immense travail, Hallie. Je suis fière de toi.

Elle m’embrassa les doigts.

– Stephen ? appela-t-elle en direction de mon père.

Il réfléchissait devant la cheminée, tapotant sa botte avec sa cravache. Tante Judy proposa de servir des boissons, pour fêter l’événement et apaiser les esprits. Tante Bet resta pour écouter, bien évidemment. Ses aiguilles à tricoter cliquetaient rapidement, formant des boucles et des nœuds.

– Je ne peux pas t’y emmener, dit tout de suite papa. Ce serait déraisonnable de laisser les champs en ce moment. On commence juste les récoltes. Que se passerait-il si le marché baissait pendant mon absence ?

Je comprenais très bien ses préoccupations.

– Et maman ?

– Je ne peux pas quitter ton père, et j’ai mes clients...

Je savais qu’aucun des deux n’aimait voyager. Après la guerre de Sécession, ils avaient peur, à tort ou à raison, de traverser la ligne Mason-Dixon. Ils auraient encore préféré se rendre sur Jupiter.

– Partir à New York n’est pas une mince affaire, tu t’en rends compte ? continua papa. C’est à trois États d’ici ! Tu devras voyager en train. Et une jeune femme qui se balade dans la grande ville sans chaperon...

Il secoua la tête et je sentis mon cœur tomber dans mes talons.

– Stephen, intervint maman. Hallie a travaillé très dur. J’ai lu son roman et je le trouve très bon, bien meilleur que beaucoup d’autres.

– Je suis allée à Chicago alors que j’avais trois ans de moins qu’elle, affirma tante Bet, sans lever les yeux de son tricot. Bien sûr, j’étais hébergée chez nos cousins.

Bénie sois-tu, tante Bet !

– Je pourrais séjourner chez Mme Borden...

J’avais déjà pensé à tout, consciente que ce ne serait pas facile de convaincre maman et papa de m’accompagner, et que mes tantes ne pouvaient quitter leurs familles pour moi.

Mme Borden était une des filles de la famille Ochiltree du Mississippi, mais son mari avait tout perdu lors de la crise du coton, pour ensuite mourir de la grippe. Elle avait alors déménagé à New York où elle avait ouvert une pension de famille. Mes parents avaient toute confiance dans les Ochiltree, de bons sudistes implantés dans le Nord pour survivre. Ils savaient quelle chance ils avaient eue de pouvoir se replier sur la plantation de mes grands-parents après la guerre et de pouvoir en partager les frais entre les membres de leur grande famille. Nombreux étaient ceux qui s’étaient retrouvés sans rien, comme Mme Borden.

– Tout de même, je ne suis pas à l’aise avec cette idée, ajouta papa.

Mais il ne disait pas non. Assise sur le bord du canapé, j’attendais la décision finale pour pouvoir enfin me réjouir.

Tante Judy revint avec une carafe de thé glacé, bien sucré. Elle posa le plateau sur le bureau et nous servit.

– Qu’est-ce que j’ai raté ?

Maman se racla la gorge et prit la parole devant l’assemblée.

– Hallie est ma fille unique. Elle fera ce qu’elle voudra avec son livre. Nous n’avons pas besoin de l’accompagner. Nous étions mariés à son âge, Stephen. Nous ne devons pas la retenir.

- Bien parlé ! s'écria tante Judy en sifflant son verre sans attendre personne.

À cet instant seulement, je laissai ma joie exploser, serrant dans mes bras mes parents et mes tantes à tour de rôle. Ce moment marquait pour moi le premier pas vers la réalisation de mon rêve. Je me renfermerais sur moi-même comme grand-tante Marcia si je ne parvenais pas à me faire publier. Je devais leur prouver ma valeur et celle de ma destinée, et j'avais bien l'intention de réussir - avec l'aide de Dieu et malgré les caprices du sort à surmonter.

New York
Printemps 1896

Deux semaines plus tard, je me tenais sur le pas de la porte de la maison aux briques rouges de Mme Borden, sur la 32^e Rue Ouest, ma valise dans une main, mon manuscrit dans l'autre. La ville s'érigait autour de moi, telle l'horloge géante d'un vieux grand-père, dont les roues et les pignons crachaient les minutes avec une efficacité de métronome. Plus de gens qu'il n'y en avait dans tout le Kentucky se déplaçaient en troupeaux dans les rues, montaient et descendaient les escaliers, entraient et sortaient des immeubles. Des hommes et des femmes contournaient les calèches, sur leurs vélos, qu'ils montaient parfois à deux ou trois, roulant si vite que je parvenais à peine à les voir avant qu'ils ne se fondent dans la circulation. Des vendeurs de journaux tentaient de couvrir de leurs cris les hurlements des marchands ambulants, si bien qu'un concert de voix résonnait en permanence : « Dernières nouvelles ! Un yacht mis à l'eau dans le port de New York !

Qui veut mes bretzels ? Winslow Wyatt retrouvé inconscient et en sang ! Glaces à dix cents ! Des trains modernes plus rapides pour Boston ! Cacahuètes chaudes ! » Un tourbillon d'agitation ininterrompu. Même l'air changeait d'odeur au détour d'un carrefour. Le cuir d'un cheval laissait la place aux cacahuètes grillées, la fumée des usines remplaçait le parfum des bouquets de fleurs sur les étalages... Tous les sens vibraient d'extase.

Mme Borden avait dû lire sur mon visage le vertige que m'avait causé cette traversée de la ville, parce qu'elle me proposa aussitôt un bon bain chaud pour me détendre et j'acceptai, reconnaissante.

– C'est un choc de voir la ville pour la première fois. Pour tout le monde, compatit-elle. Sans amarre, on pourrait s'y noyer.

Elle me traitait comme si j'étais sa propre fille, rentrée d'un long voyage, alors que nous ne nous étions jamais rencontrées. Belle femme à la carrure solide, elle en imposait. Elle me plut sur-le-champ.

Elle me conduisit à ma chambre, au deuxième étage. Devant ma petite fenêtre, on entendait les sabots des chevaux qui tiraient les fiacres claquer sur les pavés en dessous et le rugissement de la ligne de métro aérienne, au coin de la 6^e Avenue. Mais à l'intérieur, les doux accents de ma terre natale résonnaient à travers le plancher. Mme Borden ne louait qu'aux sudistes. Sa pension de famille constituait une oasis familière dans une jungle d'étrangeté.

Marse Henry Watterson, qui dirigeait le *Courier-Journal* de Louisville, passait son dernier soir en ville avant de partir pour Washington. Comme j'avais raté l'heure du souper en me prélassant dans mon bain, il proposa de m'emmener sur la 5^e Avenue pour dîner au Waldorf Hotel. Un repas de bienvenue et d'adieu.

New York était constitué de rues numérotées. Pas de noms. La 41^e et la 42^e Rues étaient perpendiculaires à la

43^e et la 44^e Ouest, et coupaient perpendiculairement les 5^e et 6^e Avenues, qui elles n'avaient aucune indication de nord ou sud. Quel manque de créativité ! Malgré cette numérotation, j'avais du mal à les visualiser dans l'espace. Il me fallait autre chose pour rendre les emplacements plus concrets ; je leur donnai donc des surnoms. La 5^e Avenue devint l'avenue Topaze à cause des luxueuses devantures qui exposaient toutes les teintes de bijoux. La 42^e Rue devint l'artère Violette, pour les fleurs magnifiques qui bordaient les parcs verdoyants. Je me sentais plus chez moi dans le New York de mon imagination. Le château de mon royaume était le Waldorf Hotel.

Il était plus majestueux que tout ce à quoi j'avais pu rêver, et il en faut beaucoup pour surpasser la fantaisie de mon esprit. Je ne savais plus quoi faire de moi-même au milieu des arcs-en-ciel des chandeliers et des cliquetis de la porcelaine. Le menu me semblait écrit en langue étrangère. Chaud-froid de poulet, saumon gribiche, pieds de porc farcis et agneau à la grecque. Une nouvelle aventure se présentait à moi, mais je préfèrai jouer la carte de la prudence. Je commandai une cuisse de poulet Jackson et, merci mon Dieu, elle arriva aussi respectable que notre président sudiste, Andrew Jackson.

Au milieu du repas, une femme parée de somptueux bijoux scintillants entra dans la salle, entourée d'hommes et de femmes élégants. Tous les convives s'interrompirent pour se lever dans une grande vague d'admiration collective. Même M. Watterson abandonna son filet de bœuf. Je suivis le mouvement, même si j'ignorais qui elle était. Une princesse turque ou une duchesse anglaise ? Je n'osai demander. À l'évidence, tout le monde à part moi la connaissait.

Elle fit la révérence et serra ses mains sur sa poitrine avec une grâce absolue. Elle pria ensuite l'assemblée de « s'asseoir et de manger », comme si la salle à manger du Waldorf Hotel était sa cantine personnelle.

À ma grande surprise, quand elle aperçut M. Watterson, elle se dirigea droit vers notre table.

- Cher Henry, le salua-t-elle d'une voix de chanteuse.

- Alice, dit-il en lui prenant une main pour l'embrasser.

La jeune femme se tourna vers moi et pencha légèrement la tête, tel un merle qui inspecte ses nouveaux œufs.

- Et qui est cette charmante jeune femme ?

- Mille pardons, j'aurais dû faire les présentations. Voici Hallie Rives, qui vient du Kentucky. Elle séjourne chez Mme Borden.

- Oh ! s'exclama Alice en soulevant très haut les sourcils. Une sudiste, j'aurais dû le deviner.

Pour ma part, n'ayant toujours aucune information concernant cette Alice, si populaire et rayonnante, je me contentai d'écouter sagement, comme si j'étais un vase sur la table.

- Mme Borden affirme qu'elle est une femme de mots.

- Des mots ? Parlés ou écrits ?

- Écrivain, à ce qu'on m'a dit.

- Oui ! intervins-je enfin. J'ai un manuscrit. Je vais le faire publier.

Alice agita l'éventail en plumes dans sa main.

- Une romancière ! Quelle merveille ! J'aime rencontrer d'autres artistes du même sexe, dit-elle en tapotant sur le bras de M. Watterson. Nous avons beau vous adorer, vous autres messieurs, parfois il faut la finesse d'une femme pour décrire les subtilités du cœur. N'êtes-vous pas de mon avis, mademoiselle Rives ?

- Oh si, madame, répondis-je, m'en voulant aussitôt de me mettre ainsi en position de cadette alors que nous avions vraisemblablement le même âge.

Elle me sourit.

- J'habite au cœur de la ville. Venez me voir si vous avez besoin de quoi que ce soit, ma chère. New York est impitoyable pour les étrangers, et les femmes en particulier.

Vous ne serez jamais publiée sans contact. Vous devez connaître des gens et des gens doivent vous connaître.

Un de ses compagnons l'appela.

- Je ferais mieux de ne pas les faire attendre, dit-elle en nous adressant un clin d'œil. Enchantée d'avoir fait votre connaissance, mademoiselle Rives.

- Je vous en prie, appelez-moi Hallie.

Je ne connaissais que son prénom, il valait mieux qu'elle utilise le mien.

- Tout le plaisir était pour moi, Alice, ajoutai-je.

- Henry, le salua-t-elle en soufflant un baiser par-dessus son épaule avant de rejoindre sa table.

Nous retrouvâmes nos assiettes et je sentis que M. Watterson brûlait de la rejoindre plutôt que de rester coincé avec moi.

- Alice est connue ?

Il hocha la tête et planta sa fourchette dans une pomme de terre bouillie.

- Une actrice.

Ah oui, cela correspondait au personnage.

M. Watterson mâcha, avala et posa sa fourchette.

- Mademoiselle Rives, si vous me permettez de vous donner un conseil professionnel... À votre place, je n'irais pas raconter que je serai bientôt publiée avant que quelqu'un décide réellement de le faire, avec un contrat à l'appui. Pour le moment, vous n'êtes qu'une de ces auteurs qui déferlent dans les rues de New York par milliers avec sous le bras quelques pages destinées pour la plupart à finir dans la cheminée.

Personne n'avait jamais parlé avec tant de grossièreté de mes textes. Je comprenais la pertinence de ses propos, mais cela n'en retirait en rien la méchanceté.

Il reprit sa fourchette, ne se préoccupant pas du fait que j'avais lâché la mienne.

- Vous les avez fait taper, je suppose.

Taper ? La seule machine à écrire que j'avais vue dans ma vie se trouvait au bureau de poste de LaFayette. Je l'avais rédigé de ma propre main, bien sûr !

Mon silence déconfit ne me valut aucune pitié. Au lieu de cela, Watterson poussa un soupir exaspéré.

– Même le manuscrit de l'archange Michel ne recevrait aucune attention des éditeurs new-yorkais si on le leur apportait écrit à la main. Je connais un bon dactylographe, mais il vous faudra le payer. Rien n'est gratuit dans cette ville.

Je m'interrogeai alors sur la note de ce dîner. J'avais complètement perdu l'appétit et il me tardait de retourner me cacher chez Mme Borden.

À la table d'Alice éclatèrent des exclamations de joie, et M. Watterson se pencha sur moi pour voir ce qui avait causé ces célébrations. Un serveur leur avait apporté le quotidien du soir avec un article encensant leur pièce de théâtre.

– Les critiques vous font ou vous détruisent, expliqua-t-il en faisant un signe de la tête dans leur direction. Il en va de même pour nos travaux. Il faut que vous décidiez maintenant, mademoiselle Rives. Aurez-vous la ténacité pour réussir ou vous effondrerez-vous aux premières remarques ? Dès maintenant.

Je compris alors : il n'aimait pas davantage distribuer les reproches que je n'aimais les recevoir. Mais dans ce milieu on ne se faisait pas bichonner. J'appréciais que dès mon arrivée il ne me traitât pas comme une jeune sudiste vulnérable, mais plutôt comme un écrivain sérieux qu'on ne doit pas ménager. Le nom de Rives ne m'ouvrait plus les portes, M. Watterson n'était pas là pour me prendre par la main. Le triomphe ou l'échec ne dépendaient que de moi.

Deux jours plus tard, je tenais mon roman tapé à la machine. Si semblable à un vrai livre que je ne pus m'empêcher de renifler le papier et l'encre fraîche. Si l'ambition avait une odeur, c'était bien celle-là.

Munie d'une liste d'une demi-douzaine d'éditeurs, je prenais mon envol. Je portais le chapeau en feutrine mauve que maman m'avait confectionné spécialement pour les entretiens. Elle disait qu'il mettait en valeur mes cheveux roux et mes yeux bleus. Je n'avais aucun contact en ville. C'était la première impression qui m'ouvrirait ou me fermerait les portes, et j'avais bien l'intention de la soigner.

Malheureusement, impossible de faire bonne impression quand les éditeurs ne prenaient même pas la peine de me regarder.

Ce fut chez Scribner's que j'essayai le refus le plus cuisant. La secrétaire se montra particulièrement accueillante, m'offrant même une tasse de thé ou de café tandis que je patientais. Et sans demander à voir mon manuscrit, elle me conduisit dans le bureau de M. Arthur Scribner. Elle ouvrit la porte et me présenta sur un ton enjoué.

– Mademoiselle Hallie Rives, monsieur !

– Hallie Rives, répéta M. Scribner, perplexe.

Je fis preuve de témérité et tendis la main, certaine que j'avais en face de moi mon futur éditeur.

– Du Kentucky. J'ai écrit un roman qui aura un succès phénoménal si vous...

– Hallie Rives du Kentucky.

– Oh ! s'exclama la secrétaire, ses yeux plus énormes que des œufs. Vous disiez que votre cousine du Connecticut allait venir. Ce n'est pas elle ?

– Bien sûr que non ! Une cousine du Kentucky ?

Il trouvait hilarante cette méprise absurde.

Je sentis mes joues s'enflammer, mais j'étais déterminée, comme m'avait surnommée grand-tante Marcia.

– Comme je suis déjà là, puis-je vous montrer mon manuscrit ?

M. Scribner ignora ma requête et agita une main vers sa secrétaire.

– Mademoiselle Sullivan, voulez-vous bien raccompagner cette pauvre femme ? Et je vous fais confiance pour reconnaître ma cousine quand elle se présentera. Elle s'appelle Hannah *Scribner*.

Il agita de nouveau la main.

– Du Kentucky...

Je l'entendis rire encore une fois du ridicule de la situation tandis que je me faisais jeter dehors par la secrétaire qui n'avait plus rien d'aimable.

Mme Borden me servit un tonic à la salsepareille quand je lui racontai ma débâcle.

– Ça purifie le sang. Et ça vous rendra plus forte, assura-t-elle.

Je dormis d'un sommeil de plomb grâce à sa potion, mais le lendemain je dus affronter un nouveau rejet, cette fois de la part d'Harper Publisher. Au moins, leur éditeur junior prit la peine de lire la première page avant de me congédier.

Des jours et des jours de déconvenue usaient ma détermination. Chaque matin, à la table du petit déjeuner de Mme Borden, mon optimisme diminuait davantage. Les rues de la ville me semblaient plus sales, les odeurs, plus désagréables, les sons, plus discordants. Le géant New York aspirait petit à petit l'espoir qui m'habitait.

Après six semaines, complètement découragée, je me voyais déjà retourner vaincue chez mes parents. J'avais acheté mon billet de train pour le vendredi suivant. Nous étions lundi, il me restait quatre jours. Quatre jours pour accomplir ce dont j'avais été incapable en quarante. Tante Judy disait que quatre était le chiffre de la totalité, de l'équilibre et de la révélation, qui se manifestait dans la croix du Christ. Ironique, tout de même. Je me retrouvais avec ce glorieux symbole, mais sans aucune chance. Après tout, quelle chance avait eue le Christ ? On l'avait pendu comme on le faisait des voleurs.

Tante Bet crierait au sacrilège. J'étais une femme sans